

PORTFOLIO

ETHNOLOGIE

Un breuvage contenant des substances prohibées par la Convention internationale sur les psychotropes peut-il néanmoins avoir un usage légal? Oui, en vertu de la liberté de culte, a tranché un tribunal néerlandais à propos de l'ayahuasca, une liane amazonienne. Un tour de passe-passe inédit qui s'enracine dans la persistance trans-culturelle du statut sacré de la plante.



UN CHAMAN bat des morceaux d'ayahuasca (*Banisteriopsis caapi*). La liane amazonienne est ensuite mélangée à d'autres plantes, mise en solution, puis chauffée.



AU CENTRE DE TAKIWASI AU PÉROU, le chaman souffle de la fumée de tabac sur la nuque d'un patient. Cette pratique, souvent associée à la prise rituelle d'ayahuasca, perdure dans ce centre où le savoir des *ayahuasqueros* est censé guérir des toxicomanes.

La plante qui enseigne le sacré

Viviane Thivent, journaliste à *La Recherche*, avec la collaboration de

Frédéric Bois-Mariage, qui effectue une thèse sur l'ayahuasca.

À la fin du XV^e siècle, Christophe Colomb rapporte de Cuba une plante sacrée, fumée par les Indiens pour apaiser les douleurs et communiquer avec les esprits. En Europe, elle devient une plante d'ornementation, puis, réduite en poudre, un « médicament universel ». Au XVII^e siècle, on commence à la fumer pour le plaisir. Une distraction aujourd'hui partagée par plus d'un milliard de personnes dans le monde, et qui tue chaque année quatre millions d'entre elles. Cette plante, c'est le tabac. Qui se souvient d'une quelconque valeur sacrée ou médicinale de ce fléau sanitaire? Coca, datura, tabac, peyotl ou *Salvia divinorum*, la liste des plantes « chamaniques » récupérées par les Occidentaux est

longue. Et chaque fois leur intégration a été accompagnée d'un processus identique d'acculturation. Dépouillées de leur gangue rituelle, elles ont toutes pris le statut, un peu vil, de drogues dures. Toutes? Non, une plante échappe à la règle: l'ayahuasca. Elle est passée d'une culture à l'autre en conservant son cortège de rites. Une observation qui, si elle surprend l'Occidental, ferait sourire un Amérindien. Et pour cause, dans la tradition amazonienne, cette plante est celle qui enseigne aux hommes. En Occident, le résultat est sans précédent: même si les décoctions d'ayahuasca contiennent des substances illicites, elles commencent à être autorisées au nom de la liberté religieuse.

Petite présentation: ayahuasca est le nom quechua d'une liane géante que l'on trouve à l'ouest du bassin ama-

zonien, jusqu'aux contreforts andins. Son usage dans les rites amérindiens remonterait à 4000 ans. C'est en tout cas ce que suggèrent des archéologues équatoriens après la découverte, dans leur pays, de petits godets en pierre ornés [1]. Leur interprétation reste très discutée, aucun résidu organique n'ayant été isolé sur ces coupes. Cependant, l'existence de certaines pratiques amérindiennes primitives, comme mâcher la liane ou la laisser macérer dans l'eau sans pour autant la chauffer, indiqueraient une utilisation de l'ayahuasca antérieure à l'émergence de la poterie en Amazonie, il y a 3 500 ans [2]. Si le terme d'ayahuasca apparaît pour la première fois en Occident au XVIII^e siècle dans les écrits de jésuites [3], la description précise de la plante n'est effectuée

qu'au XIX^e siècle par Richard Spruce. Le botaniste anglais la nomme alors *Banisteria caapi* (aujourd'hui *Banisteriopsis caapi*) et la range dans les malpighiacées, une famille englobant des arbres, des buissons et, bien sûr, des lianes. Identifier la plante comme élément clé des potions amérindiennes n'a pas été chose aisée. En effet, le nom de la liane diffère d'un groupe ethnique à l'autre. Il en va de même pour les potions qui en sont dérivées, potions dont la composition est en outre très variable. Par exemple, elle est macérée à froid en Colombie, mélangée à d'autres plantes en Équateur ou au Pérou. Les effets de l'ayahuasca dépendent bien sûr de la nature exacte du mélange ingurgité. En général, ils débutent une demi-heure après la prise, culminent pendant =>

[1] P. Naranjo, *Amér. indig.*, 46, 117, 1986.

[2] K. Bruhns, *Ancient South America*, Cambridge University Press, 1994.

[3] R. Schultes, *Amér. indig.*, 46, 9, 1986.



UN MEMBRE DU CENTRE DE TAKIWASI apporte une nourriture frugale aux toxicomanes. Les patients, isolés dans des cabanes sommaires, commencent leur traitement par une diète.



LA DIÈTE permet aux patients de ressentir pleinement les effets des plantes absorbées.

⇒ deux heures, puis s'estompent. La première phase est souvent très désagréable : forte salivation, nausée, diarrhée ou vomissement. Ce qui fait dire qu'avec l'ayahuasca « la gueule de bois devance l'ivresse ». Une ivresse étrange où les sons sont magnifiés et les odeurs exacerbées, tandis que des hallucinations visuelles simples et très colorées envahissent la conscience. La complexification de cette imagerie caractérise la deuxième phase.

Abondance de rites

Dans les cultures amazoniennes, le statut de la liane diffère selon les groupes. Elle est très sacrée chez les Shipibos du Pérou [4], plus banalisée chez les Shuars d'Équateur [5]. Dans certains cas, seuls les chamans l'utilisent pour diagnostiquer des maux, faire de la divination ou s'arroger les bonnes grâces des esprits animaux. Ils s'en servent aussi pour éliminer un rival en lui expédiant des fléchettes magiques [6]. L'envoi de tueurs dans le monde réel permet parfois de peaufiner le travail [7]. D'autres fois, l'ayahuasca est utilisée de façon collective. Chez les Tukanos de Colombie, elle est consommée lors de retrouvailles, le point d'orgue de la cérémonie coïncidant avec la synchronisation parfaite des danses [8]. Les Hunis Kuins du Brésil ou du Pérou la prennent entre chasseurs et adoptent une posture guerrière [9], alors que les Kofans de Colombie et d'Équateur la consomment lovés dans un hamac, dans une maison à l'écart [10].

Parmi cette abondance de rites, on note quand même quelques traits récurrents, à savoir l'exclusion des femmes non ménopausées, l'abstinence sexuelle et la restriction alimentaire. De même, les cérémonies se déroulent toujours de nuit et font la part belle aux *icaros*, chants sacrés dont le nombre et la richesse rendent compte de la notoriété du chaman. Ces détails ont leur importance car ils trahissent un fait : quels que soient les us et coutumes concernés, l'ayahuasca est toujours absorbée dans un contexte rituel et spirituel important. Et ce n'est pas vrai seulement dans les cultures amérindiennes puisque, au début du XX^e siècle, le phénomène se répand plus largement.

À partir des années 1880, des Amérindiens de toutes ethnies sont enrôlés, souvent de force, pour récolter du caoutchouc dans la jungle et se retrouvent parqués avec des Occidentaux sans la moindre assistance sanitaire. Naît alors une culture métisse qui développe sa propre médecine d'appoint incarnée par les végétalistes, des guérisseurs possédant une excellente connaissance des plantes. Parmi eux, les *ayahuasqueros*.

S'il existe, là encore, presque autant de décoctions que de guérisseurs, les cérémonies, elles, se codifient [11]. Elles se déroulent désormais en groupe. Chaque membre de l'assemblée prend une potion d'ayahuasca, y compris l'*ayahuasquero*. Ce dernier passe ensuite de personne en personne pour prodiguer ses soins. Les rituels liés à la liane, loin de disparaître, se sont donc adaptés pour mettre au monde une culture thérapeutique de l'ayahuasca.



LE CHAMAN, UNE BOUTEILLE DE DÉCOCTION D'AYAHUASCA À LA MAIN, chante pour s'arroger les bonnes grâces de la liane. La cérémonie ne commence, elle, que la nuit venue.

Cet aspect intéresse, plus récemment, des Occidentaux. Ainsi, Jacques Mabit, un médecin français très controversé, y voit une manière de soigner des toxicomanes. « Là où se trouve la maladie se trouve le remède. » C'est fort de cette doctrine qu'en 1992 il ouvre, en Amazonie péruvienne, le centre de Takiwasi. Baptisé « la maison qui chante », ce centre s'appuie sur des *ayahuasqueros* pour désintoxiquer des cocaïnomanes.

La liane en guise d'hostie

Contrairement aux essais thérapeutiques menés avec le LSD ou l'ibogaïne, dans le cas de l'ayahuasca, le chef de cérémonie prend la substance en même temps que le patient. De plus, son usage est là encore strictement enchâssé dans les rites : au centre de Takiwasi, les codes des *ayahuasqueros* sont appliqués à la lettre sur des toxicomanes qui restent sur place

pendant plusieurs mois. Jacques Mabit affirme qu'ainsi 30 % des toxicomanes accueillis s'en sortent complètement. En fait, aucune étude standardisée, ni essai clinique, ne permet d'évaluer cette expérience. La valeur thérapeutique de l'ayahuasca n'est donc pas démontrée scientifiquement. D'où vient alors l'idée de Jacques Mabit ? À l'écouter, la liane elle-même lui aurait révélé son potentiel thérapeutique lors d'une cérémonie de l'ayahuasca. Mais il existe une autre explication, moins ésotérique. Dans les années trente, l'Église Santo Daime, un culte catholico-syncretique brésilien, émerge autour de l'usage d'ayahuasca, cette dernière remplaçant les éléments de communion, hostie et vin [12] [13]. Or, les toxicomanes ayant rallié la secte semblent avoir perdu leur dépendance aux drogues dures... grâce à la prise d'ayahuasca, une plante qui, *a priori*, ne provoque pas d'accoutumance. ⇒

[4] G. Arévalo Valera, *Amér. indig.*, 46, 147, 1986.

[5] M. Perruchon, *Acta americana*, 3 152, 1995.

[6] J.-P. Chaumeil, *Études mongoles et sibériennes*, 26, 63, 1995.

[7] P. Descola, *Les Lances du crépuscule. Relations jivaros. Haute-Amazone*, Plon, 1993.

[8] G. Reichel-Dolmatoff, *The Shaman and the Jaguar. A Study of Narcotic Drugs Among the Indians of Colombia*, Temple University press, 1975.

[9] B. Keifenheim, *Anthropos*, 94, 501, 1999.

[10] A. H. Der Marderosian et al., *Am. J. Pharm.*, 140, 137, 1968.

[11] L. E. Luna, *Vegetalismo, Shamanism Among the Mestizo Population of the Peruvian Amazon*, Stockholm, EU : Almqvist & Wiksell International, 1986.

[12] V. Fróes, *Santo Daime cultura amazônica. História do Povo Juramidam*, Suframa, 1988.

[13] B. C. Labate et W. S. Araújo (éd.), *O uso ritual da ayahuasca*, 2^e éd., Mercado de Letras, 2004.

PORTFOLIO

ETHNOLOGIE



TOUS LES INGRÉDIENTS NÉCESSAIRES À LA CÉRÉMONIE SONT RÉUNIS : un hochet de feuilles pour accompagner les chants, du tabac brun, des instruments de musique, des parfums que le chaman crachera dans l'air, et bien sûr une bouteille contenant la décoction à base d'ayahuasca.



LORS DE LA CÉRÉMONIE, le chaman passe auprès de chaque membre du groupe pour lui prodiguer ses soins. La prise d'ayahuasca déclenche des hallucinations, ainsi que de violents vomissements qui purgeraient les toxicomanes aussi bien mentalement que physiquement.

⇒ Le cas du centre de Takiwasí reste cependant intéressant sur un point. Même dans un contexte thérapeutique, l'ayahuasca est liée aux rituels. Plus exactement, elle n'est jamais utilisée gratuitement. Et parmi les amateurs forcés de drogues en tout genre elle possède le statut, à part, de plante des initiés. Pourquoi? Les symptômes désagréables qu'elle provoque seraient-ils en cause? Ils expliqueraient en tout cas qu'elle ne soit pas utilisée dans un but récréatif. Pour autant, l'absence de toute dépendance aurait aussi très bien pu contrebalancer cet aspect. Autre piste: la littérature, nombreuse, retraçant le parcours initiatique d'*ayahuasqueros* aurait pu contribuer au maintien du symbolisme de la liane [14]. Néanmoins, des ouvrages similaires ont échoué à maintenir l'imaginaire d'autres plantes chamaniques en Occident. Alors quoi? Peut-être que finalement la ritualisation liée à l'ayahuasca découlerait du mystère qui l'entoure encore: ses

mécanismes d'action sur l'organisme restent obscurs. Les principes actifs de la liane sont des alcaloïdes. Ils appartiennent tous à la famille des β -carbolines: harmine, harmaline et tétrahydroharmine. Or, d'un point de vue métabolique, seule la tétrahydroharmine passerait intacte dans le sang. Son effet reste cependant mal connu. Enfin, la dynamique des β -carbolines dans le corps, à supposer qu'elles soient les seules à agir, est complexe et caractérisée par des effets de seuil. Résultat: les études se contredisent [15] [16].

Flou juridique

De plus, les feuilles de *Psychotria viridis* et de *Diplopteryx cabrerana*, souvent ajoutées dans les décoctions d'ayahuasca contiennent de la diméthyltryptamine (DMT). La DMT est normalement inopérante par voie orale parce qu'elle est métabolisée dans l'appareil digestif. Cependant, en présence

d'harmine, elle traverse la barrière hépatique et se retrouve dans le sang. Son action se trouve même prolongée sans que l'on comprenne réellement pourquoi. La DMT est d'ailleurs à l'origine du flou juridique qui entoure les décoctions d'ayahuasca. La DMT est en effet la seule molécule de ces potions à être classée comme stupéfiante dans la Convention sur les psychotropes de l'ONU de 1971. Pour autant, l'organe international de contrôle des stupéfiants des Nations unies avoue que la Convention ne peut être appliquée à des plantes. Les décoctions à base d'ayahuasca se placent donc dans un certain vide juridique: leur statut doit être tranché au niveau national. Ainsi, le Brésil, la Bolivie, la Colombie, l'Équateur, l'Espagne, le Japon et le Pérou ont officiellement légalisé l'ayahuasca. Elle est tolérée en Belgique, au Danemark, en Irlande, en Israël, au Royaume-Uni ou en Suisse, tandis qu'elle est

officiellement illégale au Canada et au Chili. Des affaires judiciaires sont en cours en Allemagne, en Australie et aux États-Unis. Au final, entre 60 000 et 100 000 personnes dans le monde en consommeraient. Dernièrement, un procès, intenté aux Pays-Bas contre les adeptes du culte de Santo Daime, a débouché sur l'autorisation, au titre de la liberté religieuse, de l'utilisation des décoctions à base d'ayahuasca par ce mouvement. Implanté en Europe depuis les années quarante, le culte de Santo Daime compte vingt adeptes en France... et un procès en cours. Ainsi, c'est parce qu'elle a conservé sa gangue spirituelle que l'ayahuasca est peut-être en passe d'échapper aux interdictions législatives. Un parcours dont peu de plantes chamaniques peuvent se targuer. ■ V. T., F. B.-M.
Photos: Maya Goded/Magnum

[14] Frank Bruce Lamb, *Un Sorcier dans la forêt du Pérou*, Éditions du Rocher, coll. « Le Mail », 1997.

[15] J. C. Callaway et al., *J. Ethnopharmacol.*, 65, 243, 1999.

[16] J. Riba et al., *J. Pharmacol. Exp. Ther.*, 306, 73, 2003.